

Roger Dubuis

LA PLACE DE LA FRANCIADE DE RONSARD
DANS LA TRADITION NARRATIVE FRANÇAISE

A la différence de tant d'oeuvres, célèbres en leur temps, dont le pâle souvenir n'est resté que dans la mémoire de quelques érudits, la *Franziade* n'a cessé d'être un texte de référence. Il aurait sans doute mieux valu pour sa gloire et pour celle de Ronsard qu'elle fût vraiment oubliée de la postérité, car la référence se limite au seul titre et la *Franziade* se retrouve associée avec la *Pucelle* de Chapelain et la *Henriade* de Voltaire pour illustrer l'incapacité des poètes français à écrire une épopée digne de ce nom. Que l'on n'ait pas, le plus souvent, jugé nécessaire de lire les oeuvres citées n'enlève évidemment rien à l'autorité de la condamnation. Lorsque, cependant, la critique prend soin de justifier sa sévérité, les arguments mis en avant sont toujours les mêmes: La Muse de Ronsard parlait grec et latin. Dans une récente synthèse sur *La Littérature Française de la Renaissance* le sort de la *Franziade* est scellé en une dizaine de lignes: "épopée ratée et [...] difficilement lisible à cause non seulement des trop nombreuses réminiscences de Virgile ou d'Homère mais aussi du recours au décasyllabe [...]. Le poème est d'ailleurs inachevé, ce qui est, à tout le moins, un aveu d'impuissance momentanée, sinon d'échec. Echec de Ronsard, certes, mais échec aussi d'une école qui a pressenti l'importance de ce genre, sans être capable d'en fixer des règles autres que celles suggérées par les modèles antiques ou italiens"¹. Jugement sévère, mais il faut bien reconnaître que Ronsard a fourni

¹ O. Soutet, *La littérature française de la Renaissance*, "Que sais-je?" 1980, n° 1830, Paris PUF, p. 83.

lui-même les verges qui devaient le fouetter en plaçant en tête de son oeuvre un quatrain où l'on a bien du mal à découvrir un sens aigu de la nuance :

Les François qui ces vers liront,
S'ils ne sont et Grecs et Romains,
En lieu de mon livre ils n'auront
Qu'un pesant faix entre les mains [...] ²

"Un pesant faix"! Cet aveu, d'une courageuse lucidité, est-il le seul - et bien pauvre - argument que puisse avancer le poète pour défendre une entreprise que son orientation de départ rendait indéfendable? Les choses ne sont pas aussi simples...

Il faudrait, certes, avoir un goût du paradoxe quelque peu suicidaire pour remettre en cause l'influence des poètes antiques et surtout la présence, bien envahissante souvent, d'une culture antique qu'étaient bien loin de posséder tous les lecteurs éventuels de l'oeuvre. A titre d'illustration, citons, presque au hasard de la lecture, l'évocation de la chute de Troie, quand sont détruits les autels

Qui reverez par la ville Troyenne
fumoient toujours d'une odeur Sabéenne.
Là forcenoyent deux tygres sans merci,
Le grand Atride et le petit aussi
Joyeux de sang: le carnacier Tydide,
Et le superbe heritier d'Acide;
Là l'Ithaquois charge du grand bouclair [...] ³,

ou encore le début de cette prière qu'adresse Francus à Apollon

[...] O grand Patarean,
A l'arc d'argent, tire-loin, Thymbrean [...] ⁴

Le danger était réel, la tentation aussi peut-être, de fermer les yeux sur tout ce qui n'était pas grec ou latin et de croire,

² Dédicace de la *Franciade*. "De luy-mesme", *Oeuvres complètes de Ronsard*, éd. G. Cohen, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, NRF, 1972, t. 1, p. 651. Le texte de la *Franciade* sera cité dans cette édition.

³ *Premier livre*, p. 653, v. 12-18.

⁴ *Ibidem*, p. 673, v. 21-22.

ou de laisser croire, que la *Françiadé* n'était qu'un avatar nas-sablement dégénéré, de l'*Enéide*. Une lecture de l'oeuvre de Ronsard, faite sans idée préconçue, confirme, certes, l'importance de l'apport antique; elle ne laisse pas, cependant, de faire apparaître que cet apport, pour important qu'il soit, ne masque pas totalement l'existence d'éléments dont la nature, et la convergence surtout, sont assez nettes pour que l'on puisse affirmer que l'on retrouve là une tradition narrative vieille de plusieurs siècles. Chercher à retrouver et à mettre en lumière cette tradition est une entreprise dont la légitimité ne saurait être discutée; il n'est cependant pas mauvais d'avoir, au départ, la garantie d'une autorité indiscutable. Or quel meilleur garant pourrait-on imaginer que Ronsard lui-même? Il faut, en effet, rejeter l'image trop simpliste d'un Ronsard dont on ne sait trop s'il a réellement renié le Moyen Age ou s'il l'a seulement méconnu, à moins qu'on ne veuille, avec une logique un peu déroutante, le présenter comme l'adversaire déterminé de poètes qu'il n'aurait point lus. Qu'il s'agisse de problèmes de fond ou de forme, du sujet même de la *Françiadé* ou de la manière de le traiter (nous y reviendrons), Ronsard s'est exprimé avec beaucoup de clarté. L'imitation d'Homère et de Virgile qu'il préconise est d'abord affaire de méthode. La conception qu'il a du sujet de l'épopée et des devoirs du poète à l'égard de la vérité historique en est une preuve. Racontant les aventures d'Enée, Virgile a ajouté plus d'un épisode de son crû à ce que lui apportait la légende, à défaut de l'histoire. Il ne faisait en cela que retrouver la voie déjà suivie par Homère, cet Homère qui "fondé sur quelque vieil conte de son temps de la belle Heleine et de l'armée des Grecs à Troye, comme nous faisons des contes de Lancelot, de Tristan, de Gauvain et d'Artus, fonda là dessus son Iliade⁵". Il y aurait beaucoup à dire sur l'esprit et la forme même de cette justification qui, bien loin de revendiquer la soumission au modèle antique que l'on prête traditionnellement à Ronsard, met l'accent sur la pérennité d'une démarche intellectuelle. La manière même dont se présente la comparaison est parlante: "[...] comme nous faisons des contes de

⁵ Avertissement aux oeuvres, *La Françiadé*, Au lecteur apprentif, éd. citée, t. 2, p. 1020.

Lancelot [...]". C'est l'attitude d'Homère ou de Virgile qui se trouve éclairée par une mise en parallèle avec ce que nous faisons, pour ainsi dire spontanément, tant il est vrai que l'appel à une tradition vernaculaire est une nécessité constante dans la poésie épique. Quant au bon usage de la langue, si, de fait, Ronsard multiplie les emprunts aux Anciens, il n'en revendique pas moins le droit, sinon le devoir, de recourir au vieux fonds français. Rappelons donc, ne fût-ce que pour le plaisir d'apprécier la rude franchise du propos, la sévère admonestation qu'il adresse à ceux qu'il appelle lui-même les "Latineurs" ou les "Grecaniseurs", ceux qui s'imaginaient avoir gagné "honneur et réputation" pour avoir "recousu ou rabobiné je ne sçay quelles vieilles rapetasseries de Virgile ou de Cicéron [...]". Encore vaudroit il mieux, comme un bon bourgeois ou citoyen, rechercher et faire un Lexicon des vieils mots d'Artus, Lancelot et Gauvain, ou commenter le Romant de la Rose [...] "⁶.

Cette référence réitérée à nos vieux auteurs ne pèse peut-être pas d'un très grand poids; elle suffit à assurer nos arrières et à justifier une lecture de la *Francoiade* conduite avec le souci d'y déceler, sous le vêtement antique, ce qui a pu subsister de la tradition du récit français.

Dans la *Chanson des Saisnes*, écrite à la fin du XII^e siècle, Jean Boëel présente, en deux vers restés fort célèbres⁷, les trois thèmes qui peuvent, seuls, fournir une matière à l'inspiration des poètes: les aventures des chevaliers français, les Roland, les Guillaume, les Huon, c'est la matière de France; les aventures des héros de l'antiquité, Alexandre, Enée, les Atrides, telles que les racontent les oeuvres antiques pieusement conservées par l'Eglise pendant tout le haut Moyen Age, c'est la matière de Rome; les aventures, enfin, du roi Arthur et de ses chevaliers de la Table Ronde, c'est la matière de Bretagne. Pendant cinq siècles le récit médiéval a trouvé son inspiration en puisant dans le vaste fleuve qu'avaient fini par former, en se mêlant, ces diverses sources. Si la place qu'occupe la *Francoiade* est originale, elle n'est pas, pour autant, sans

⁶ *Ibidem*, p. 1029.

⁷ "Ne sont que trois matieres a nul homme entendant, / De France, de Bretagne et de Rome la grant".

lien avec les oeuvres qui l'ont précédée. Le sujet même (il faut le préciser, car, pour beaucoup de gens la chose ne va pas de soi) n'est nullement emprunté à l'antiquité. Ronsard est le premier à revendiquer son appartenance à une tradition nationale. S'il a imité "ces deux lumieres de Poësie"⁸ que sont, pour lui, Homère et Virgile, ce n'est pas en leur empruntant directement un sujet, mais en faisant, comme eux, son choix à partir de sources vernaculaires. "Suivant ces deux grands personnages j'ay fait le semblable; car, voyant que le peuple François tient pour chose tres-assurée, selon les Annales, que Francion fils d'Hector, suivy d'une compagnie de Troyens, après le sac de Troye, aborda aux palus Maeotides [...]"⁹. Il est bien vrai, en effet, que la légende des origines troyennes des Francs est purement moderne. Si on trouve sa trace, dès le VII^e siècle, avec la *Chronique de Frédégaire*, le *Liber Historias Francorum* lui assurant, au siècle suivant, une plus grande diffusion, c'est surtout au XV^e siècle qu'elle se développe, en particulier dans le milieu bourguignon, et c'est sans doute aux livres des *Illustrations de Gaule et Singularités de Troie* de Jean Lemaire de Belges que l'a empruntée Ronsard. Même aux yeux de ceux qui n'y ajoutent pas foi (ils sont légion et Ronsard est du nombre) elle a une éminente valeur politique: l'affirmation de l'origine biblique des Troyens, descendants de Noë, et la commune ascendance des maisons de France, d'Autriche et de Bourgogne constituent un argument psychologique de premier ordre pour conforter l'union des princes européens contre les adversaires dangereux que sont les Turcs et leurs alliés vénitiens. Ronsard, sur ce point, est d'une incontestable orthodoxie. Ainsi Hélénin, le devin, fils de Priam, rapporte-t-il en ces termes à l'assemblée des Troyens les propos que lui a tenus Mercure, s'exprimant au nom de Jupiter lui-même:

[...] conçoÿ en l'esprit quelque soin
De ton neveu et n'estouffe perdue
Sa jeune gloire à qui la Gaule est deuë,

⁸ Avertissement aux oeuvres, p. 1020.

⁹ *Ibidem*, p. 1011.

De qui doit naître un million de Rois,
Grands Empereurs et Monarques François [...] ¹⁰

Si le caractère national de la légende est incontestable, ce qui, en revanche, est erroné, c'est l'affirmation, sous la plume de Ronsard, de son caractère populaire. Nous avons affaire à une tradition, certes, à une tradition française, c'est l'évidence, mais c'est une tradition savante à laquelle le "peuple François" n'adhère nullement. Pour une épopée, le détail est d'importance...

Replacer la *Franziade* dans une perspective historique en la confrontant avec l'héritage médiéval exige que soient prises, au préalable, certaines précautions. L'image que peut se faire du Moyen Age un homme du XX^e siècle est trop souvent fondée sur une aimable ignorance de la simple chronologie et on irait au devant de bien fâcheuses conséquences en se permettant d'excessives libertés avec l'histoire littéraire. Affirmer que le Moyen Age a été l'âge d'or de l'épopée est une idée reçue solidement ancrée, l'affirmation de principe étant aussitôt confortée par l'évocation de quelques titres célèbres: la *Chanson de Roland*, la *Prise d'Orange*, le *Charroi de Nîmes*... Tout cela est bel et bon, mais ces oeuvres, au moment où Ronsard compose sa *Franziade* sont vieilles de plus de quatre siècles. En admettant qu'un lecteur du XVI^e siècle ait pu se les procurer, la langue dans laquelle elles sont écrites les lui aurait rendues parfaitement inaccessibles. Ce ne sont pas non plus ces oeuvres auxquelles Ronsard fait allusion quand il lui arrive d'évoquer les vieux poètes français. Les noms auxquels il est fait référence: Lancelot, Gauvain, Arthur, sont ceux de héros de romans et si, spontanément, nous pensons, nous, aux romans de la grande époque, le XIII^e siècle, ce sont très probablement les moutures refaites au XV^e siècle qui sont en cause. Voilà donc la porte à laquelle il faut frapper si nous voulons nous assurer qu'entre le Moyen Age et le XVI^e siècle n'existe pas réellement cette solution de continuité que l'on a si souvent et si vite proclamée.

Derrière l'apparente diversité de la création littéraire au Moyen Age on peut aisément retrouver une réelle et profonde

¹⁰ Premier livre, p. 664, v. 13-17.

unité. L'évolution de la littérature médiévale se caractérise par un enrichissement progressif, qui est fait d'acquisitions successives et qui exclut les reniements. La littérature médiévale commence avec l'épopée, mais si elle continue avec le roman, le roman est le fils de l'épopée, un fils respectueux de sa filiation, qui a su préserver et faire fructifier l'héritage qu'il a reçu en dépôt. Le héros épique se définit d'un seul mot: la prouesse. Si le héros de roman acquiert une nouvelle dimension, celle que lui confère la courtoisie, ce n'est nullement au détriment de sa prouesse. Roland était seulement preux. Lancelot et Gauvain incarnent à la perfection le héros courtois. Ils n'en sont pas moins preux. Ils ont certes beaucoup de temps à consacrer à l'amour, mais, les armes à la main, ils sont aussi vaillants que les meilleurs des preux dans les chansons de geste et leurs nombreux exploits guerriers ne déchainent pas moins l'enthousiasme des lecteurs que ceux de leurs prédécesseurs.

Les romans du XV^e siècle (ou plutôt les récits longs qu'il est commode de regrouper sous cette appellation) offrent une assez grande variété, mais qui est plus apparente que profonde. Que l'on ait affaire aux nombreux remodelages des grandes œuvres des siècles passés ou à d'authentiques créations, on constate une réelle parenté: tout continue à tourner autour de la prouesse et de la courtoisie. Quelques rares nostalgiques d'un passé glorieux, tel l'auteur du *Roman du Comte d'Artois*¹¹, essaient, rêveurs éveillés de se persuader eux-mêmes que le passé est toujours vivant et toujours glorieux. D'autres, plus lucides, regardent le monde qui les entoure avec un certain sourire, comme l'auteur du *Roman de Jehan de Paris*¹² ou, comme Antoine de la Sale, avec l'ironie amère qui donne à son *Jehan de Saintré*¹³ une tonalité si moderne. Mais, si l'éclairage diffère d'une œuvre à l'autre, tous les récits, quelle que soit leur origine, mettent en scène les mêmes personnages, ces chevaliers

¹¹ Ed. par J.-Ch. Seigneuret, "Textes Littéraires Français", n° 124, Genève, Droz, 1966.

¹² Ed. par E. Wickersheimer, SATF, Paris, Champion, 1923.

¹³ Ed. par J. Misrahi et Ch. A. Knudson. "Textes Littéraires Français", 1967, n° 117, Genève, Droz.

qui savent aller si loin dans la voie de la prouesse sans jamais oublier d'illustrer les règles de la courtoisie. Les désastres qu'a connus la chevalerie traditionnelle sur les champs de bataille ont, certes, conduit les contemporains à une réflexion qui a débouché sur une remise en cause fondamentale des valeurs admises. Mais la littérature marche rarement au même pas que la réalité sociale et l'aura littéraire des chevaliers en tant que personnages de "romans" est restée intacte, et intacte la faveur dont ils jouissent auprès du public.

"Qui d'armes, d'amours, de noblesse et de chevalerie voudra cuir beaux mos et plaisans raconter [...]"¹⁴.

C'est ainsi que commence le roman en prose de *Guillaume d'Orange*, composé vers 1450 par un auteur anonyme, sans doute à la cour de Bourgogne. Ce roman nous apporte, au milieu de beaucoup d'autres, un témoignage sur l'engouement que montrait le XV^e siècle pour les vieilles épopées et sur la manière dont il concevait le traitement du matériau épique. Il présente aussi l'avantage d'avoir été remarquablement étudié par François Suard¹⁵ auquel nous ferons plus d'un emprunt, tant il est vrai que les conclusions auxquelles il aboutit à l'issue de ses analyses de l'œuvre peuvent sans risque être étendues à l'ensemble de la production romanesque de l'époque. "D'armes et d'amours" voilà bien proclamée une fois encore, et avec toute la force voulue, la prééminence des deux inséparables mots-clefs, prouesse et courtoisie... Mais n'est-ce pas là aussi une double orientation parfaitement perceptible dans la *Franciade*? Si l'on laisse de côté (c'est affaire de méthodologie) deux moments importants empruntés par Ronsard à ses modèles antiques: la tempête du premier livre et l'interminable évocation, dans le quatrième livre, de la future descendance royale de Francus, on constate bien vite que toute la partie centrale du texte, la plus originale et la plus intéressante pour nous, repose sur une dualité thématique très fortement marquée. Le lecteur est, certes,

¹⁴ *Guillaume d'Orange*, Bibliothèque Nationale de Paris, manuscrit 1497 du fonds français, f^o 1 r^o. Le texte n'est pas édité.

¹⁵ F. S u a r d, *Guillaume d'Orange. Etude du roman en prose*, "Bibliothèque du XXV^e siècle", XLIV, 1979, Paris, Champion.

en droit d'attendre du jeune et frêle Francus qu'il fasse la preuve de sa valeur guerrière. Il est bien évident, en effet, que, quelle que soit l'aide que certains dieux de l'Olympe lui apporteront, et sans la lui marchander, il devra, lui, avec

Ses doux regards, sa taille et son aller,
Son menton cresse et sa perruque blonde [...] ¹⁶

s'imposer, les armes à la main, à ses nombreux et puissants adversaires. En un mot, ce qu'on attend de lui, c'est qu'il montre sa prouesse. Ce qui, en revanche, est beaucoup moins attendu, c'est son histoire d'amour avec Hyante et Clymène, les deux filles de Dicée, le roi de cette Crète aux bords de laquelle l'a jeté, sans ressources, une très virgilienne tempête. Un lecteur familier des poètes latins aura aussitôt reconnu Enée et Didon. Mais ceux qui étaient nourris des romans de chevalerie (et ils étaient de loin les plus nombreux) ne se sentaient nullement en terre inconnue: c'est l'univers courtois qui vivait sous leurs yeux... Une excursion dans l'oeuvre même de Ronsard nous permettra d'illustrer et de conforter ce premier constat.

D'entrée de jeu l'invocation à la Muse place l'oeuvre dans le registre épique, et si les premiers vers:

Muse, l'honneur des sommets du Parnasse,
Guide ma langue et me chante la race
Des ROIS FRANÇOIS yssus de Francion [...] ¹⁷

ne font que reprendre le début de l'*Illiade*, on retrouve très vite un ton beaucoup plus habituel pour un lecteur français:

De ce Troyen conte moy les travaux,
Guerres, conseils [...] ¹⁸

Dans le cours du récit aucune occasion n'est négligée d'exalter la prouesse et il est frappant de voir combien Ronsard est alors proche de la sensibilité médiévale. L'argument qu'emploie le dieu Mars pour insuffler aux Troyens une ardeur nouvelle:

¹⁶ Troisième livre, p. 724, v. 23-24.

¹⁷ Premier livre, p. 652, v. 1-3.

¹⁸ Ibidem, p. 652, v. 7-8.

Ressentez-vous par une belle audace
 Du premier sang de vostre noble race;
 Enfilez-vous d'ire et vous souviene encor
 Des faicts guerriers du magnanime Hector [...] ¹⁹

est l'écho des exhortations de la chanson de geste et la formule-clef de ce passage, les "faicts guerriers" d'Hector n'est que l'expression modernisée de ce qu'on aurait appelé, quelques siècles auparavant, "la geste d'Hector". Et, lorsque Clovis est présenté à Francus comme un héros dont la prouesse n'a d'égale que la courtoisie,

Nul ne vaincra ce Roy de courtoisie;
 Mais quand l'espée au poing aura saisie,
 Nul conquerant, tant soit brave de coeur,
 De ce Clovis ne se dira veinqueur [...] ²⁰

n'est-ce pas l'image même de Lancelot ou de Gauvain, chevaliers preux et courtois s'il en fut, qui se trouve alors évoquée?

En vérité, c'est l'oeuvre tout entière qui est parcourue d'une constante exaltation de la prouesse, considérée comme la vertu entre les vertus. Heureux de retrouver ce fils que lui a rendu Francus après un combat mémorable, Dicée remercie son sauveur:

Noble Troyen de prouesse l'exemple,
 En corps mortel digne d'avoir un temple,
 Et comme Hercule adoré des humains,
 Tant a d'honneur la force de tes mains ²¹.

De son côté, le dieu Mars n'hésite pas, lorsqu'il rappelle Francus à son devoir, à élever son conseil au rang d'une sentence:

L'homme ne peut seignaler sa noblesse,
 S'il n'a le sang eschaufé de prouesse! ²²

¹⁹ *Ibidem*, p. 666, v. 40-43.

²⁰ *Quatrième livre*, p. 763, v. 38-41.

²¹ *Second livre*, p. 707, v. 37-39.

²² *Premier livre*, p. 666, v. 8-9.

Cette même recherche d'une expression de portée générale se retrouve dans la bouche de l'important personnage qu'est Hélé- nin lorsqu'il propose à ses Troyens un idéal de vie dans lequel on retrouve, jusque dans le choix des mots, la définition de la prouesse médiévale et qui semble déjà (mais faut-il vraiment s'en étonner?) écrit de la main même de Corneille:

C'est plus d'honneur en liberté mourir,
Et par son sang la franchise acquerir,
Que de languir en honte si vilaine.
Un beau mourir orne la vie humaine!²³

On a, dès lors, quelque raison de s'étonner de devoir constater que, dans la *Franciade*, on vante beaucoup plus la prouesse qu'on ne la voit traduite en actes. Face au géant Phovère, personnage type de l'épopée traditionnelle, qu'elle soit antique ou médiévale, Francus révèle d'emblée son appartenance à un autre monde:

[...] d'un poil blond qui commençoit à poindre,
De gresle taille, et d'oeil serain et beau,
De main douillette et de mignonne peau,
Et d'un regard qui les Graces surmonte [...]²⁴

A l'élégance juvénile de son aspect physique (ce n'est pas là l'image des preux d'antan) correspond une grande fragilité de caractère. Ses partisans les plus convaincus sont déroutés par son manque total d'esprit d'initiative. Le jugement que porte sur lui Hélé- nin est dépourvu de toute complaisance:

Sans action mangeant en vain le jour,
Un fait-neant dévoyé de la trace
De sa tres-noble et vertueuse race,
Bien qu'il soit brave et sous bon astre né [...]²⁵

et Mars, qui a pris pour la circonstance les traits d'un vieux Troyen, lui fait de bien amers reproches:

²³ *Ibidem*, p. 664, v. 28-31.

²⁴ *Second livre*, p. 702, v. 4-7.

²⁵ *Premier livre*, p. 663, v. 17-19.

Vraye Troyenne et non Troyen, as-tu
 Desja d'Hector oublié la vertu,
 Qui t'engendra pour estre l'exemplaire,
 Comme il estoit, du labeur militaire,
 Futur honneur des peuples et des Rois?²⁶

Francus n'est pas un héros confirmé, comme l'étaient les preux de jadis ou comme l'était son père; c'est un héros en devenir. La littérature médiévale offre un excellent exemple de ce type de personnage avec Perceval le Gallois et la comparaison avec Francus ne laisse pas d'être éclairante. Ce qui, fondamentalement, les oppose, c'est leur attitude devant leur propre destin. Frustré par une mère trop aimante de l'aventure chevaleresque à laquelle il aspire confusément parce que son hérédité l'y appelle, Perceval va jusqu'à accepter la responsabilité de la mort de cette mère pour se libérer d'elle et pouvoir devenir lui-même. Il sera lui-même l'artisan de sa destinée. C'est la source de ses fautes, c'est aussi sa grandeur. Le destin de Francus, en revanche, est tout entier ordonné par les dieux. Jupiter en personne le confirme:

Je veux qu'il aille où son destin l'appelle [...] ²⁷

et si Mercure confie Francus à Hélénil:

Fay-le marcher sur l'eschine des eaux
 Aux lieux promis où son destin le meïne [...] ²⁸

la Renommée va partout répétant qu'il va bientôt disposer de vaisseaux

Pour aller suivre ailleurs sa destinée,
 Prince fatal [...] ²⁹

En vérité, ce destin accable Francus et l'écrase. La répétition de ses malheurs, loin de le cuirasser ou d'exciter sa pugnacité, le conduit à douter des dieux:

²⁶ *Ibidem*, p. 665, v. 17-19.

²⁷ *Ibidem*, p. 655, v. 34.

²⁸ *Ibidem*, p. 658, v. 4-5.

²⁹ *Ibidem*, p. 659, v. 30-31.

[...] le Destin et les Dieux m'ont deceu [...] ³⁰

dit-il à Dicée, et le sentiment qu'il a de la vanité de ses pauvres efforts donne à sa désespérance des accents déchirants:

C'est à moy, Prince, à pleurer et à traire
Tant de sanglots, à qui tout est contraire,
A qui la mer, l'air, la terre et les cieux
Sont obstinez ennemis envieux [...] ³¹

Mais ce qui est le plus grave, pour ce descendant de preux, lui-même appelé à engendrer une lignée de preux, c'est ce renoncement total qu'exprime avec une rigueur implacable sa prière à Vénus:

[...] si je faux, au Destin soit la faute,
Et non à moy, de rien ambitieux,
Qui n'ay suivy que l'oracle des Dieux [...] ³²

On pourrait croire que c'est la seule lecture du théâtre grec qui a donné à Ronsard ce sens du tragique si n'apparaissaient chez Francus d'autres traits de caractère qui ne doivent rien à l'influence antique. Le plus frappant est, sans doute, une extrême sensibilité, constamment soulignée. Francus pleure beaucoup et souvent et, de toute évidence, Ronsard souhaitait aussi voir pleurer un lecteur attendri par le touchant tableau d'une telle détresse. Victime de la tempête qu'a déclenchée Neptune, Francus se tourne vers Jupiter:

[...] lors d'une froide crainte
En tel danger Francus eut l'ame attainte;
De larges pleurs il arrosa ses yeux,
Puis gemissant tendit les mains aux cieux [...] ³³

³⁰ *Second livre*, p. 688, v. 4.

³¹ *Ibidem*, p. 698, v. 19-22.

³² *Ibidem*, p. 692, v. 26-28.

³³ *Ibidem*, p. 680, v. 1-4.

et, lorsque la tempête s'est calmée, o'est encore en pleurant que, du rivage près duquel gît échouée l'épave de son bateau, il regarde une mer vide de vaisseaux troyens:

Lors, se laissant en larmes consumer,

[...]

Les yeux au ciel, sur le rivage courbe,

Poussant du coeur maints sanglots en avant [...] ³⁴

Aux questions que lui pose le vieux roi Dicée il répond

[...] baignant ses yeux de pleurs

Et soupirant aigrement ses douleurs [...] ³⁵

Toute la *Franciade* est parcourue d'un courant de tristesse. Quel lecteur pourrait rester de marbre devant le tableau des vieux nochers troyens, forts de leur expérience de marins, qui se retrouvent cependant au coeur de l'effroyable tempête

Si estonnez qu'ils n'ont pour toutes armes

Que les sanglots, les soupirs et les larmes [...] ^{36?}

Si, de toute évidence, Francus n'a plus le rayonnement des chevaliers de l'épopée médiévale, il a une personnalité que sa complexité même rend attachante. C'est là, précisément, le constat que dresse François Suard à propos du personnage de Guillaume d'Orange tel que pouvaient le découvrir les lecteurs du roman en prose du XV^e siècle: il "représente par rapport au personnage épique un compromis entre une figure chargée de promouvoir, par des conduites appropriées, des valeurs convenues, et l'ébauche d'un caractère qui posséderait des traits distinctifs et se prêterait à l'analyse" ³⁷

Il y a, cependant, un grand moment de prouesse dans la *Franciade*: le combat du second livre entre Francus et le géant Phovère,

³⁴ Troisième livre, p. 712, v. 30, 37-38.

³⁵ Second livre, p. 687, v. 6-7.

³⁶ *Ibidem*, p. 680, v. 29-30.

³⁷ F. S u a r d, *op. cit.*, p. 518.

Un fier Tyran, la race de Neptune,
Horrible et grand, mais homme, en cruauté,
Tant soit cruel, ne l'a point surmonté [...] ³⁸

Si le personnage lui-même sort tout droit des poètes antiques, le déroulement de l'action n'avait rien qui pût surprendre les lecteurs des romans de chevalerie. Le fils de Diccée, le jeune Orée, et tous ses compagnons ont été capturés par Phovère qui, chaque jour, met cruellement à mort un de ses prisonniers. Créé sera le dernier à être tué et, si rien ne se produit d'ici là, l'exécution aura lieu le lendemain. Un providentiel hasard a conduit Francus en ces lieux. Il ne marque pas un instant d'hésitation:

Fay-moy, grand Prince, apprestez sur la place
Armes, chevaux: ains que demain se passe [...] ³⁹

Ses soucis personnels ne comptent plus dès l'instant où, témoin d'une intolérable atteinte aux principes qu'il a à charge de défendre, il peut intervenir pour rétablir l'ordre "normal" des choses. Que de fois Lancelot, Yvain, Gauvain, Perceval ont-ils, de la sorte, accepté de se détourner de la quête qu'ils avaient entreprise, quête d'une personne, d'un objet ou d'eux-mêmes, pour s'engager dans une aventure qui leur était étrangère et où ils risquaient leur propre vie, mais dont ils ressortaient toujours grandis. C'est exactement ce qui se passe pour Francus qui est redevable à Phovère de la possibilité de montrer qu'en termes de prouesse il est bien le digne héritier du grand Hector. Le récit du combat entre les deux hommes est conduit selon la plus pure tradition médiévale. La disproportion flagrante entre les deux héros (thème dont Hugo tirera un tout autre parti) est miraculeusement effacée quand vient le moment où s'engage la lutte, tant il est nécessaire de préserver un certain intérêt dramatique de la narration:

³⁸ *Second livre*, p. 698, v. 36-38.

³⁹ *Ibidem*, p. 700, v. 13-14.

Ces champions enflammez de colere,
Ici Francus, de l'autre part Phovère,
D'armes, de taille et de courage grans [...] ⁴⁰

A la première phase du combat à cheval qui voit voler en éclats les lances des deux adversaires et sortir les glaives de leurs fourreaux succède le combat à pied. Finalement, après de multiples péripéties, Francus l'emporte sur Phovère. Tout cela est conforme au "topos" qu'est le combat de chevaliers dans la littérature médiévale... Une lecture plus attentive met cependant en lumière certains détails qui montrent que Ronsard connaissait bien ses classiques du XV^e siècle. Le souci de nuancer les caractères (nous l'avons déjà vu) explique sans doute le curieux instant d'humanité qui vient éclairer la sombre figure de bête brute du géant lorsque, s'adressant à Francus, il trouve des mots qui sonnent déjà, là aussi, comme du Corneille:

Si de mourir tu conçois une envie
Comme ennuyé des malheurs de ta vie
[...]
Vien au combat, tu n'auras à desdain,
Quand tu mourras d'une si brave main [...] ⁴¹

Mais le plus important n'est pas là. Si la victoire de celui qui est physiquement le plus faible reste dans les limites du vraisemblable, c'est que Francus a sur Phovère un avantage considérable: son intelligence du combat. Il est beaucoup plus adroit que son adversaire pour guider son cheval ⁴² et sa finesse tactique fait pièce à la violence aveugle du géant. Il est semblable

[...] au bon pilote expert,
Qui plus d'esprit que de force se sert
[...] ⁴³

⁴⁰ *Ibidem*, p. 703, v. 12-14.

⁴¹ *Ibidem*, p. 702, v. 19-20, 29-30.

⁴² *Ibidem*, p. 704, v. 7: "Du bon Troyen le cheval fut adroit".

⁴³ *Ibidem*, p. 704, p. 15-16.

D'un oeil prudent evite le hazard [...] ⁴⁴

L'idée semble si importante à Ronsard qu'il n'hésite pas à la reprendre, en des termes presque identiques, à deux pages d'intervalle:

[...] adjoustant l'expérience à l'art [...] ⁴⁵

Adjoustant l'art avecques la prouesse [...] ⁴⁶

C'est que le XV^e siècle a tiré les leçons de l'histoire et quelque peu rajeuni le vieil homme. Dans le roman, réfection des succès de jadis ou création, "le héros demeure l'artisan de la victoire ou du moins la figure centrale de la bataille, mais sa force et sa bravoure brillent d'un éclat moindre que dans la chanson de geste, éclipsées qu'elles sont par la concurrence de qualités nouvelles: l'adresse au combat et la prudence stratégique" ⁴⁷.

La Muse de Ronsard n'a pas chanté que "les travaux, guerres et conseils" ⁴⁸ de Francus. Au nombre des périls auxquels il a échappé figure, en bonne place, l'amour et, là encore, on peut voir que la *Franciade* prend sa place dans une certaine tradition, même si la complexité des influences tend à obscurcir quelque peu le débat. Au vrai, l'intérêt, pour nous, est moins d'étudier le processus même de l'imitation que de prendre en compte la réalité écrite. Que Ronsard ait eu présentes à l'esprit les œuvres de Virgile et d'Ovide n'a plus à être démontré. Comme, de la même façon, l'influence de Virgile et surtout d'Ovide sur la pensée et la poésie médiévales est un fait bien connu, il n'y a vraiment aucun motif à s'extasier devant l'existence d'une réelle continuité. Si, en effet, la chanson de geste ne fait guère de place à l'amour, les romanciers courtois, de leur côté, ont multiplié les variations sur ce thème. Dans son étude sur Chrétien de Troyes Jean Frappier a parfaitement illustré la richesse et la variété de cette inspiration: "Dans *Cligès* [il]

⁴⁴ *Ibidem*, p. 704, v. 20.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 704, v. 19.

⁴⁶ *Ibidem*, p. 706, v. 28.

⁴⁷ F. S u a r d, *op. cit.*, p. 312.

⁴⁸ *Premier livre*, p. 652, v. 7-8.

s'attache à la psychologie de l'amour, surtout à celle de l'amour naissant. Ses personnages s'examinent, étudient leurs conflits intérieurs, luttent, cèdent, souffrent, espèrent, suspendent leurs aveux, raisonnent leur passion⁴⁹. On pourrait étendre cette appréciation à la *Franciade* sans rien avoir à ajouter ni à retrancher. Il y a, en fait, une typologie de l'amour, de ses conflits avec la raison, de ses manifestations physiques, de l'inséparable mélange qu'il réalise de la douceur et de la violence, de la joie et du bonheur, qui est intemporelle. Ronsard en porte témoignage, comme tant d'autres avant lui et tant d'autres après.

Plus intéressante pour nous est la survivance de certains traits qui, eux, appartiennent en propre au Moyen Age, tout particulièrement au Moyen Age finissant. Leur importance est variable, mais leur convergence même est remarquable. Notons, en premier lieu, même s'il s'agit d'un phénomène qui pourrait paraître superficiel (mais il l'est sans doute moins qu'il ne le semble), la relative fréquence, et à des moments importants, du recours au terme de "courtois", si spécifiquement médiéval. C'est Jupiter qui, devant les dieux qu'il a réunis, fustige la conduite de Pyrrhus qui

[...] outrageoit le sexe féminin,
Qui de nature est courtois et benin [...]⁵⁰

C'est Clymène, fille de Dicée, qui, se rongant pour Francus d'un amour non partagé, ne cesse de penser à lui:

Tousjours au cueur Francus luy revenoit
[...] tousjours sa douce voix,
Ses doux propos et ses devis courtois,
Comme pasmée et pleine de merveille,
Coup dessus coup luy refrappoient l'oreille [...]⁵¹

⁴⁹ J. F r a p p i e r, *Chrétien de Troyes, l'homme et l'oeuvre*, *Connaissance des Lettres*, Paris, Hatier, p. 107.

⁵⁰ *Premier livre*, p. 654, v. 23-24.

⁵¹ *Troisième livre*, p. 724, v. 18, v. 26-29.

Typiquement médiéval est aussi le rapport nécessaire qu'établit le poète entre la beauté physique du personnage et son droit à l'amour. La déesse Vénus, envoyant son fils, l'enfant Amour, auprès de Clymène et de sa soeur Hyante pour les contraindre à s'éprendre toutes deux de Francus, promet de lui accorder son pardon pour tous les tourments qu'elle a connus de son fait:

Si de ton trait tu blesses la pensée,
L'ame et le cueur des filles de Dicée,
Pour Francion, Troyen digne d'avoir,
Tant il est beau, faveur de ton pouvoir [...] ⁵²

Car il est acquis, du moins était-ce là une croyance bien ancrée dans la mentalité médiévale, que l'aspect physique ne peut être que le reflet, mieux même, la "senefiance", de la qualité de l'âme. Or Francus

[...] à merveille estoit beau
[...]
La Grace estoit à l'entour de ses yeux,
De front, de taille, egal aux demy-dieux [...] ⁵³

Cette conception de l'amour courtois que n'auraient pas reniée les poètes du XII^e ou du XIII^e siècles se nuance souvent d'une coloration particulière qui est la marque évidente du XV^e siècle. On trouve, dans la *Franciade*, certains thèmes caractéristiques de la poésie lyrique du siècle précédent. Pour nous en tenir à un seul exemple, celui du thème célèbre entre tous de la Belle Dame sans Merci, il forme l'argumentation principale de Vénus lorsqu'elle vient reprocher à la jeune Hyante un comportement dont la froideur décourage Francus:

As-tu le cueur d'une louve cruelle,
Cueur sans amour, sans grace ny mercy,
Qui de Troyen n'as pitié ny soucy?

⁵² *Second livre*, p. 693, v. 10-13.

⁵³ *Ibidem*, p. 694, v. 17, 21-22.

[...] fiere de son enuuy,
 Tu vois sa playe et te moques de luy [...] ⁵⁴

On peut constater, jusque dans le choix du vocabulaire, une remarquable continuité; mais elle n'est pas limitée à ce seul thème. Là encore les analyses qu'a pu faire François Suard à propos du roman de *Guillaume d'Orange* ⁵⁵ peuvent parfaitement être étendues à la *Francoiade*: ainsi pouvons-nous, de la même façon, relever l'image de l'amour naissant qui blesse - qui "navre" ⁵⁶ - la victime, la fréquence des termes évoquant le feu, l'ardeur, la flamme, l'étincelle, les métaphores empruntées au langage de la médecine (la "santé" désignant l'état qui précède l'apparition de l'amour)...

Mais, de toutes les influences médiévales, la plus présente, éclatante parfois, diffuse le plus souvent, est celle du *Roman de la Rose*. Ce n'est pas un hasard si Ronsard lui-même le met au nombre des oeuvres médiévales dignes de respect ⁵⁷. On dira, certes, là aussi que l'influence d'Ovide sur l'oeuvre de Guillaume de Lorris et Jean de Meun est telle qu'on voit mal comment Ronsard aurait pu ne pas les rencontrer sur son chemin. Aussi n'est-ce pas tellement la conception de l'amour qui doit nous retenir un instant, mais bien plutôt son mode d'expression. Le symbolisme de certaines scènes est franchement analogue d'une oeuvre à l'autre; ainsi le double caractère de l'amour source de bonheur infini et de douleur amère s'exprime-t-il à travers le personnage du petit dieu Amour, ce "faux garçon", qui tire de son arc deux sortes de flèches, deux traits,

L'un plein d'amour, de graces et d'attraits,
 Qui doucement gaigne la fantasie,
 Et l'autre plein d'ardante jalousie [...] ⁵⁸

⁵⁴ *Troisième livre*, p. 720, v. 17-19, 26-27.

⁵⁵ F. S u a r d, *op. cit.*, p. 376-383.

⁵⁶ "La maistrisant, luy navre le courage / D'un poignant trait tiré de ton visage", III, p. 714, v. 30-31. "[...] sans vois jamais osté / Le poignant trait qui navre son costé", III, p. 725, v. 23-24.

⁵⁷ Cf. *supra*, note 6.

⁵⁸ *Second livre*, p. 695, v. 7-9.

De même, la comparaison de certaines allégories est instructive. Ainsi Jalousie, chez Jean de Meun, est-elle une vieille femme qui "trop mau cri a"⁵⁹, "la doulereuse, la sauvage / qui tourjorz d'autri joi enrage"⁶⁰. Voilà, chez Ronsard,

[...] la maison toute rance et moisie
Où croupissoit la vieille Jalousie
[...]
Rongeant son coeur de haine et de soucy [...]⁶¹

Pour achever ce rapide survol, nous nous arrêterons sur ce qui n'est certes qu'un détail, sans importance excessive dans l'oeuvre, mais dont la résonance ne pouvait échapper aux contemporains de Ronsard. Clymène a envoyé une lettre à Francus; c'est une déclaration d'amour enflammée à laquelle Francus a opposé un refus hautain et cinglant. Folle de dépit, la jeune fille accable le malheureux de reproches très durs dont l'un, au moins, est fort curieux: c'est un "niais"

[...] qui sottement pert
Le bien qu'Amour luy a sans peine offert,
N'osant cueillir pour crainte de l'espine
Le beau bouton de la rose pourprinel⁶²

Combien l'Amant de Jean de Meun aurait-il donné pour être un instant à la place de Francus!

Les diverses étapes de cette escapade, très orientée, à travers la *Franciade* ne nous ont pas permis (mais tel n'était pas, non plus, notre propos) de dresser un bilan précis des emprunts de Ronsard. Nous pouvons cependant, semble-t-il, et c'est de la fort bonne rhétorique, nuancer quelque peu une affirmation sans nuances dont nous avons fait notre point de départ: la *Franciade* est un échec. Nous ne dirons certes pas, car nous ne pouvons pas le dire, qu'elle est une pièce maîtresse dans l'oeu-

⁵⁹ *Le Roman de la Rose*, publié par F. Lecoy, CFMA, Paris, Champion, 1965, t. 1, v. 7244.

⁶⁰ *Ibidem*, v. 7373-7374.

⁶¹ *Troisième livre*, p. 734, v. 22-23, 32.

⁶² *Ibidem*, p. 736, v. 26-29.

vre de Ronsard. Il y a grands moments de poésie dans la *Franciade*, il y a de charmants tableaux à côté de scènes dramatiques, il y a des descriptions dont le réalisme se double d'une incontestable puissance d'évocation... Il y a tout cela, mais tout cela ne fait pas une épopée. Ronsard a certes requis le garant d'Homère et de Virgile; mais il n'a pas fait table rase (et le pouvait-il?) de la tradition narrative médiévale. Le tronc sur lequel il a tenté d'implanter le greffon épique n'était plus celui de la chanson de geste, mais celui du roman. Et la greffe a échoué... En plus d'un passage Ronsard fait passer un souffle qui est bien celui de l'épopée, mais ces passages sont trop rares, car le poète a été trahi par celui qui aurait dû être son plus fidèle allié, ce Francus qui, décidément, n'avait pas la tête épique...

Université de Lyon II
France

Roger Dubuis

MIEJSCE FRANCJADY WE FRANCUSKIEJ TRADYCJI EPICKIEJ

Surowa dla *Francjady* krytyka widziała w niej przede wszystkim reminiscencje z Homera i Wergiliusza, ale niewątpliwe wpływy antyczne nie mogą przesłaniać związków z mniej odległą tradycją epicką. Naśladowanie tych poetów jest dla Ronsarda sprawą metody, ich postawę epicką określa poeta paralelą z twórcami romansów bretońskich, wykorzystującymi legendę ze szkodą historii. Już Bodel w XII w. wskazał trzy źródła poetyckiej inspiracji: epepeje rycerskie, eposy antyczne i romanses bretońskie. Ronsard nie wziął tematu *Francjady* od starożytnych, ale za ich przykładem znalazł go w tradycji rodzimej, której ślady sięgają VII w., a którą przejął bezpośrednio od Jana Lemaire de Belges - jest to jednak tradycja o charakterze narodowym, a nie, jak sądził poeta, ludowym. Główna część tekstu *Francjady* wykorzystuje dwa charakterystyczne tematy romansów wieków poprzednich: czyny rycerskie i miłość - Ronsard nie oddala się więc od atmosfery średniowiecza, jaka bliższa była wrażliwości jego czytelników niż echa antyczne. Widoczne również inne, charakterystyczne dla schyłku średnich wieków ujęcia i tematy, np. powtarzanie słowa *courtois*, zwią-

zek między pięknnością jednostki a jej prawem do miłości, tematy z poezji lirycznej, jak *belle dame sans merci* bądź symbolizm *Romansu o Róży*. Mimo udanych fragmentów *Francjada* jest jednak porażką Ronsarda: zaszczerpione na tradycji średnicwiecznego romansu elementy epiki bohaterskiej nie zdołały się przyjać.

(Kazimierz Kupisz)